



HAL
open science

Pour une histoire profonde des pratiques florales

Hervé Brunon

► **To cite this version:**

Hervé Brunon. Pour une histoire profonde des pratiques florales. Jean-Jacques Aillagon. Nice reine des fleurs [Catalogue de l'exposition de Nice, musée Masséna, 10 juin-9 octobre 2022], Ville de Nice/Lienart, p. 30-37, 2022. halshs-03927665

HAL Id: halshs-03927665

<https://shs.hal.science/halshs-03927665>

Submitted on 7 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une histoire profonde des pratiques florales

Hervé Brunon

L'évolution des plantes à fleurs (Angiospermes) s'étend sur environ 125 millions d'années et a conduit à l'existence de plus de 400 000 espèces différentes. On estime que 2500 d'entre elles ont été domestiquées dans le monde¹. Neuf plantes sur dix cultivées aujourd'hui sur la planète le sont pour leur valeur non pas alimentaire mais médicinale, aromatique ou encore ornementale.

Depuis quand, comment et pourquoi les hommes utilisent-ils les fleurs ? Quelle est l'histoire, sur la longue durée, des manières d'employer les fleurs dans la vie sociale, ce que j'appelle les « pratiques florales » ? Il s'agira ici de donner un certain nombre de repères jusqu'au XIX^e siècle, afin de retracer la généalogie des pratiques propres à l'Occident moderne.

Préhistoire

Remontons à la préhistoire, dans le souci d'une « histoire profonde » (*deep history*)². Les fleurs sont périssables et ne laissent que fort peu de traces archéologiques. Pendant longtemps, on a pensé que le plus ancien usage cérémoniel des fleurs documenté datait d'environ 50 000 ans, d'après les fouilles, menées entre 1952 et 1960, dans la grotte de Shanidar, au nord-est de l'Irak, qui ont livré neuf squelettes fossiles de Néandertaliens. L'un d'entre eux, désigné comme Shanidar IV, reposait sur le côté gauche, en position fléchie. Des échantillons de sols prélevés immédiatement sous le squelette ont été analysés sur le plan palynologique (étude des pollens) par Arlette Leroi-Gourhan : les pollens ne sont pas arrivés à leur place de façon dispersée mais y ont été introduits ensemble, à l'état de fleurs entières ; ils appartiennent à au moins huit espèces différentes – dont un Muscari et une rose-trémière –, qui présentent pour la plupart des floraisons remarquables, et possèdent toutes des vertus médicinales³. On pense que cet homme, malade ou blessé, aurait été tué lors d'un éboulement du plafond de la grotte, alors qu'il était étendu sur une litière de plantes médicinales⁴.

A ce jour, la plus ancienne utilisation rituelle de fleurs a été identifiée dans la grotte de Raqefet sur le mont Carmel, en Israël. Ce site appartient à plusieurs époques dont le Natoufien, une culture de l'Épipaléolithique caractérisée par les premières expériences de sédentarisation et

¹ Voir Arie Altman, Stephen Shennan et John Olding-Smee, « Ornamental plant domestication by aesthetics-driven human cultural niche construction », *Trends in plant science*, XXVII, 2 (février 2022), p. 124-138.

² Pour ce modèle historiographique, voir l'exemple récent de James C. Scott, *Homo domesticus. Une histoire profonde des premiers États* (2017), Paris, La Découverte, 2019.

³ Voir Arlette Leroi-Gourhan, « Shanidar et ses fleurs », *Paléorient*, XXIV, 2 (1998), p. 79-88.

⁴ Voir Marylène Patou-Mathis, *Neanderthal. Une autre humanité*, Paris, Perrin, 2006, p. 181-182.

donc l'apparition de villages, mais aussi de cimetières. C'est à ce niveau, daté entre 13 700 et 11 700 ans BP, qu'ont été retrouvées parmi les tombes des impressions dans la glaise de Salviacées (famille de la sauge et de la menthe) et de Scrophulariacées (famille de la scrofulaire) qui témoignent d'une couche funéraire fleurie⁵. Au Néolithique, de telles pratiques se poursuivent, comme le montre une tombe de la fin de cette période retrouvée en Suède du sud : outre des offrandes de céréales, l'analyse palynologique du sol a montré le dépôt de fleurs, appartenant à l'espèce *Anemone nemorosa*⁶.

Les fleurs ont ainsi pu être très tôt associées à un symbolisme du renouveau de la végétation et à des pratiques mortuaires, mais nous ignorons tout de leurs éventuels autres usages durant la préhistoire.

Antiquité

Pour les périodes postérieures, nous disposons d'une documentation de plus en plus abondante, qui a permis à l'anthropologue Jack Goody de tracer un vaste panorama de la « culture des fleurs » jusqu'à nos jours en Inde, en Chine, au Japon, dans l'Islam et en Europe – à l'exception de l'Afrique, où les fleurs ne jouent qu'un très faible rôle.

Elle débute selon lui en Mésopotamie, où apparaissent les premières cités mais aussi les premiers jardins. « Un sceau sumérien d'Ourouk montre des fidèles avançant vers leur temple : l'un d'entre eux tient dans ses mains une guirlande, certainement pour en décorer l'image de leur dieu⁷. » Cet usage cultuel se double d'un usage funéraire. Mais peu de sources permettent d'identifier avec certitude les plantes cultivées dans les premiers jardins mésopotamiens : « On ne sait que très peu de choses sur la place donnée aux fleurs ornementales⁸ », d'autant que si les végétaux sont abondamment figurés dans l'art mésopotamien, la plupart de ces représentations apparaissent fortement stylisées ; parmi celles-ci, le palmier et le lotus dominant. Les fleurs devaient néanmoins certainement compter dans la vie sociale : parmi d'autres ornements, on a ainsi découvert à Ur une coiffe qui date du III^e millénaire av. J.-C., ouvragée en or, ornée de feuilles et de marguerites⁹. Les collections de plantes semblent être à la mode à la fin du II^e millénaire ; parmi les fleurs, « il y avait sans doute des roses, du jasmin, des lis, des iris, des tulipes, des roses trémières, des mauves, des anémones, des boutons d'or, des marguerites, des camomilles, des immortelles, des crocus et des

⁵ Voir Dani Nadel *et al.*, « Earliest floral grave lining from 13,700–11,700-y-old Natufian burials at Raqefet Cave, Mt. Carmel, Israel », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, CX, 29 (2013), p. 11774-11778.

⁶ Voir Per Lagerås, « Burial rituals inferred from palynological evidence : Results from a late Neolithic stone cist in southern Sweden », *Vegetation History and Archaeobotany*, 9 (2000), p. 169-173.

⁷ Jack Goody, *La Culture des fleurs* (1993), Paris, Seuil, 1994, p. 48.

⁸ Valérie Chansigaud, *Une histoire des fleurs. Entre nature et culture*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2014, p. 15.

⁹ Voir Penelope Hobhouse, *L'Histoire des plantes et des jardins* (1992), Paris, Bordas, 1994, p. 16.

coquelicots¹⁰ ». Un acte notarial de l'époque d'Assourbanipal (VII^e siècle av. J.-C.) montre que les jardins assyriens comptent aussi des fleurs¹¹.

En parallèle, le développement des jardins se poursuit en Égypte, où la première description écrite de jardin remonte au règne de Snéfrou (environ 2600-2576 av. J.-C.). Leur agencement est bien connu par les peintures murales des tombes de la XVIII^e dynastie au début du Nouvel Empire, autour de 1400 av. J.-C. : un tracé symétrique, autour d'un bassin central rectangulaire, ordonne des alignements d'arbres et des plates-bandes rectilignes, ornées de fleurs. Thoutmosis III, le grand pharaon guerrier ramena de ses campagnes militaires nombre d'animaux et de plantes, qu'il fit représenter sur les murs du sanctuaire qu'il faisait construire dans l'enceinte sacrée du temple de Karnak : ce « jardin botanique » comporte plus de 400 espèces de la faune et de la flore, dont le laurier et le citron lime, qui arrivaient des rivages de la Méditerranée. L'usage des fleurs dans l'Égypte ancienne s'avère autant profane que religieux : « lors d'une fête, sitôt que l'on s'était oint de précieux onguents, les serviteurs distribuaient des lotus que l'on devait garder en main¹² » – c'est la fleur égyptienne par excellence. Quant à l'utilisation funéraire des fleurs, elle est attestée par le trésor de Toutankhamon (mort vers 1327 av. J.-C.) : lors de sa découverte, le sarcophage intérieur était enveloppé dans un linceul en lin sur lequel on avait posé une guirlande de feuillages, de fleurs, de fruits et de perles de faïence fixée sur une feuille de papyrus, préservée par le climat sec ; de souples rameaux d'olivier étaient entrelacés avec des branches de saule, du céleri sauvage, des lotus, des bleuets et des grenades¹³. Les Égyptiens appréciaient en outre les fleurs artificielles fabriquées à partir de matériaux durables. Selon Goody, « il y a incontestablement une valeur de “distinction” sociale forte dans la culture florale égyptienne. C'est dans les hautes sphères plus que dans les milieux populaires que l'on conçoit d'extravagants banquets, des funérailles grandioses et toutes sortes de conduites sophistiquées très éloignées des besoins immédiats et pressants de la subsistance quotidienne¹⁴ ».

En Grèce puis à Rome, la culture florale se fait plus populaire et les fleurs deviennent des marchandises, tout comme dans l'Égypte ptolémaïque, à Alexandrie en particulier. Il y avait des cultivateurs spécialisés et des vendeurs. Les variétés de fleurs cultivées se multiplient et la rose supplante le lotus : c'est la parure d'Aphrodite, la plus belle des fleurs, qui acquiert le statut de symbole du luxe. La confection de guirlandes et de couronnes prend une grande importance. Dans la Grèce classique, « lors du sacrifice, les guirlandes allaient à l'officiant et à la victime, parfois aussi

¹⁰ *Ibid.*, p. 17.

¹¹ Voir Goody, *op. cit.*, p. 49.

¹² *Ibid.*, p. 53.

¹³ Voir Hobhouse, *op. cit.*, p. 34.

¹⁴ Goody, *op. cit.*, p. 56.

au dieu auquel on le rendait¹⁵ ». Pline l'Ancien consacra le livre XXI de son *Histoire naturelle* aux couronnes et aux fleurs qui les composent : selon lui, à l'origine les Romains n'avaient dans leurs jardins qu'un très petit nombre d'espèces de fleurs à couronnes, et presque uniquement les violettes et les roses ; pour les couronnes, la fleur la plus estimée est la rose, viennent ensuite le lis et la violette. On portait des couronnes lors des banquets et des libations. Leur façonnage, exigeant un riche savoir-faire, s'effectuait en trois étapes : réalisation d'une armature, préparation de chaque élément avec mise en place des liens, installation de la garniture de fleurs ou de feuillages, selon un choix codifié des espèces¹⁶. Elles intervenaient également dans certains rites mortuaires : des couronnes d'immortelles (*Helichrysum stoechas*) parfaitement conservées, datant de la période romaine (II^e-III^e siècle apr. J.-C.), ont été retrouvées dans des tombes d'Hawara, en Égypte et sont aujourd'hui exposées à Londres au British Museum (ill. 1).

Moyen Âge

La Bible n'accordait que peu de place aux fleurs et elles vont être l'objet d'attaques par les auteurs chrétiens dès la fin de l'Antiquité : « réprobation des offrandes, réfutation des rites païens, rejet du luxe¹⁷ ». C'est ainsi que Tertullien, le premier grand théologien de langue latine en Afrique du Nord, compose un traité *De la couronne* (211 ap. J.-C.), qui souligne que le port des fleurs sur la tête, contrairement à leur mise en bouquet, est contraire à la nature. Ce type de condamnation provoque le déclin que connaît la culture florale en Europe occidentale pendant près d'un millénaire, jusqu'au XII^e siècle. Cependant, on constate que parallèlement, les pratiques païennes ont été progressivement annexées par l'Église. Paulin de Nole (vers 353-431 ap. J.-C.) était favorable à l'idée de décorer les églises de fleurs et de guirlandes. En outre, aux environs des V^e et VI^e siècles, la couronne d'épines de Jésus devint une relique vénérée, ce qui apporta une connotation chrétienne à la tradition des couronnes de fleurs¹⁸.

A partir du XII^e siècle, les fleurs reviennent progressivement à l'honneur, « modestement d'abord, dans les jardins royaux et monastiques, les usages populaires et la poésie¹⁹ ». Les couronnes réapparaissent dans les pratiques quotidiennes. À Paris existent au XIII^e siècle quatre guildes de chapeliers dont l'une pour les « herbiers » ou « chapeliers de fleurs » fraîchement coupées, de roses

¹⁵ *Ibid.*, p. 79.

¹⁶ Voir Germaine Guillaume-Coirier, « L'*ars coronaria* dans la Rome antique », *Revue archéologique*, Nouvelle Série, fasc. 2 (1999), p. 331-370.

¹⁷ Goody, *op. cit.*, p. 105.

¹⁸ Voir Ada Segre, « Le retour de Flore. Naissance et évolution des jardins de fleurs de 1550 à 1650 », dans *L'Empire de Flore. Histoire et représentation des fleurs en Europe du XVI^e au XIX^e siècle*, dir. Sabine van Sprang, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1996, p. 174-193 (p. 126).

¹⁹ Goody, *op. cit.*, p. 168.

surtout, qui cultivent hors les murs de la ville les fleurs nécessaires à cet usage ou à d'autres, comme joncher le plancher des maisons de pétales de fleurs²⁰. Différents facteurs concourent à ce « retour de la rose » (Goody), notamment le renouveau de l'aristotélisme, qui réconcilie la théologie avec l'expérience sensible, et, dans ce contexte, de l'étude scientifique des plantes ; le début des croisades, qui vont permettre de nouer de nouvelles relations avec l'Orient ; la présence de la culture islamique, solidement implantée en Espagne et en Sicile ; le développement du commerce, etc. Cette « renaissance du XII^e siècle » va se prolonger dans le mouvement proprement dit de la Renaissance.

Renaissance et période moderne

C'est de la Renaissance que date notre rapport moderne aux fleurs²¹, avec d'abord le passage de l'« âge des guirlandes » (ill. 2) à l'« âge des bouquets » (ill. 3), le vase s'imposant comme un instrument spécifique, exclusivement destiné à recueillir les fleurs coupées²². La peinture de fleurs connaîtra son âge d'or au XVII^e siècle aux Pays-Bas²³. C'est ensuite l'avènement des collections de fleurs, qui donne naissance à un type spécifique de jardin, le « jardin de fleurs »²⁴. Ainsi, les Médicis à Florence rassemblent au XVI^e siècle de nombreuses espèces, notamment américaines, dessinées par un peintre spécialisé, Jacopo Ligozzi (ill. 4), et échangent des plantes avec les autres souverains et les savants. On assiste de même à la mise en place des premiers jardins botaniques universitaires, avec celui de Padoue en 1545. Le roi de France Charles IX aurait instauré en 1561 la tradition d'offrir du muguet le 1^{er} mai en guise de porte-bonheur – rapidement oubliée, la coutume sera remise à l'honneur par un couturier parisien en 1900. Le début du XVII^e siècle voit la mode des tulipes ou « tulipomanie », qui conduit à des spéculations financières aboutissant en 1637 au premier krach boursier à Amsterdam²⁵. Suivront au XVIII^e siècle la vogue des jacinthes, puis au XIX^e celle des orchidées²⁶.

Cet engouement pour les fleurs ne va cesser de se développer jusqu'à nos jours. Les expéditions botaniques se multiplient au XVIII^e siècle et permettent l'introduction de nombreuses espèces végétales²⁷. En 1500, il y avait peut-être deux cents variétés de plantes cultivées ; en 1839,

²⁰ Voir *ibid.*, p. 186.

²¹ Voir Chansigaud, *op. cit.*, p. 17 *sq.*

²² Voir Goody, *op. cit.*, p. 192 et 212.

²³ Voir P. Eeckout, « Petit historique des tableaux de fleurs du XVI^e au XVIII^e siècle », dans *L'Empire de Flore*, *op. cit.*, p. 261-288.

²⁴ Voir Segre, art. cit.

²⁵ Voir W. Kuitert, « La fleur, objet de spéculation au XVII^e siècle : la tulipomanie », dans *L'Empire de Flore*, *op. cit.*, p. 100-114 ; Anna Pavord, *La Tulipe* (1999), Arles, Actes Sud, 2001.

²⁶ Voir Chansigaud, *op. cit.*, p. 91 *sq.*

²⁷ Voir W. Stearn, « Les expéditions botaniques et les grands voyages d'exploration au XVIII^e siècle », dans *L'Empire de Flore*, *op. cit.*, p. 65-79 ; Brent Elliott, *Flora. Une histoire illustrée des fleurs de jardins* (2001), Paris, Delachaux et Niestlé, 2001.

il y en aura dix-huit mille²⁸ ! Au XIX^e siècle, la culture des fleurs autrefois réservée aux élites se démocratise et le marché continue de s'étendre. C'est l'âge d'or de l'acclimatation des plantes exotiques, provenant notamment d'Asie, en particulier grâce aux serres chaudes (ill. 5), celui aussi des jardins publics, des expositions florales – dont l'apogée correspond aux grandes expositions internationales²⁹ –, des sociétés d'horticulture et des pépiniéristes, telle la dynastie des Baumann en Alsace, qui proposent en 1838 près de 300 variétés de camélia, plante alors à la mode³⁰. C'est encore l'époque où apparaissent des boutiques spécialisées, ancêtres de nos « fleuristes », qui vont supplanter les marchandes ambulantes³¹. Passionnément horticole, le XIX^e siècle voit en outre l'émergence du « langage secret des fleurs », à partir notamment de l'ouvrage de Louise Cortambert, dite Charlotte de Latour (1819).

Si celui d'Amsterdam domine aujourd'hui, le premier marché aux fleurs de gros au monde est créé à Nice en 1897. La ville mérite alors pleinement son surnom de « reine des fleurs ».

Fleurir les tombes et les jardins, réunir des guirlandes ou des bouquets, offrir des fleurs à celles et ceux qu'on veut honorer : toutes ces pratiques florales possèdent une histoire plurimillénaire.

²⁸ D'après Goody, *op. cit.*, p. 211.

²⁹ Voir D. Tarvert et B. Elliott, « Des fleuristes aux sociétés horticoles. Histoire des expositions florales », dans *L'Empire de Flore*, *op. cit.*, p. 115-137.

³⁰ Voir Cécile Modanèse, *La Dynastie des pépiniéristes Baumann de Bollwiller et son influence sur l'horticulture et le goût des jardins (XVIII^e-XX^e siècle)*, thèse de doctorat de l'université de Haute-Alsace, 2020, p. 354.

³¹ Voir Goody, *op. cit.*, p. 250-251.

ILLUSTRATIONS

1. Couronne d'immortelles (*Helichrysum stoechas* (L.) Moench) provenant de la nécropole d'Hawara en Égypte, époque romaine (II^e-III^e siècle apr. J.-C.). Londres, British Museum, inv. 1890,0519.7.
2. Barthélémy d'Eyck, dit Maître du Roi René, *Arcitas et Palemon admirent Emilia au jardin*, entre 1460 et 1465, miniature extraite du manuscrit français de Boccace, *La Théséide*, Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, Codex M. S.2617, fol. 53.
3. Jan Breughel l'Ancien, *Fleurs dans un bac de bois*, vers 1605-1607, huile sur panneau, 97,5 × 73 cm, Vienne, Kunsthistorisches Museum, inv. Gemäldegalerie 570.
4. Jacopo Ligozzi, *Belle de nuit* (*Mirabilis jalapa* L.), entre 1577 et 1586, détrempe sur papier, 67,5 × 46 cm. Florence, Gabinetto dei Disegni e delle Stampe delle Gallerie degli Uffizi, 1914 Orn.
5. *Vue de la serre des Nepenthes des pépiniéristes Veitch & Sons*, illustration tirée de *The Gardeners' Chronicle* (1872).